



# ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 39 (2005), p. 223-229

Virginie Prevost

Une version ibāḍite de la ruine du miroir d'Alexandrie.

#### *Conditions d'utilisation*

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

#### *Conditions of Use*

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

#### **Dernières publications**

9782724711714	<i>La pensée et la pratique pharmacologiques d'Avicenne</i>	Sylvie Ayari
9782724711899	<i>BCAI 40</i>	
9782724711288	<i>Karnak-Nord XI</i>	Colin Hope
9782724711622	<i>BIFAO 126</i>	
9782724711059	<i>Les Inscriptions de visiteurs dans les Tombes thébaines</i>	Chloé Ragazzoli
9782724711455	<i>Les émotions dans l'Égypte Ancienne</i>	Rania Y. Merzeban (éd.), Marie-Lys Arnette (éd.), Dimitri Laboury, Cédric Larcher
9782724711639	<i>AnIsl 60</i>	
9782724711448	<i>Athribis XI</i>	Marcus Müller (éd.)

## Une version *ibāḍite* de la ruine du miroir d'Alexandrie

Le *Kitāb al-sīra wa-ahbār al-a'imma* est la plus ancienne histoire *ibāḍite* du Maghreb que nous ayons conservée. Son auteur, Abū Zakariyyā' Yaḥyā ibn Abī Bakr al-Wārglānī, était natif de l'oasis algérienne de Ouargla. Selon l'historien *ibāḍite* al-Darġīnī (XIII<sup>e</sup> siècle), il appartenait à la dixième *ṭabaqa*, c'est-à-dire à la seconde moitié du V<sup>e</sup> siècle de l'hégire (1059-1107)<sup>1</sup>. Le livre est composé de deux parties : la première retrace l'histoire des communautés *ibāḍites* depuis l'apparition de la doctrine au Maghreb jusqu'aux années 1080, en accordant un long développement à l'histoire des imams rustumides de Tāhart. La seconde partie donne des informations sur certains savants qui ont particulièrement marqué leurs contemporains ; on y trouve des éléments biographiques relatifs à l'auteur lui-même et qui se rapportent aux années 460 à 474 de l'hégire (1067-1068 à 1081-1082)<sup>2</sup>. Hormis ces quelques informations, on ne sait quasiment rien ni de la vie d'Abū Zakariyyā' ni de la fonction qu'il occupait chez les *ibāḍites*. Il est difficile de dater précisément son *Kitāb al-sīra* : cet ouvrage est sans nul doute postérieur à 474/1081-1082<sup>3</sup>, la dernière date qui y figure. Selon les travaux de Tadeusz Lewicki, qui a mis en rapport un passage d'Abū Zakariyyā' avec les renseignements fournis par al-Darġīnī, il aurait été composé peu après 504/1110-1111<sup>4</sup>. On peut raisonnablement placer sa rédaction entre 1082 et 1120.

Une anecdote relative au miroir du phare d'Alexandrie figure dans la première partie du *Kitāb al-sīra*. Ne concernant pas directement les *ibāḍites*, elle n'a pas éveillé l'attention des spécialistes qui ont étudié ce texte<sup>5</sup>. De même, elle n'a pas été reprise par le célèbre historien *ibāḍite* al-Šammāḥī (m. 1522) qui a pourtant fondé en grande partie son *Kitāb al-siyar* sur les renseignements donnés par Abū Zakariyyā'. Elle est mise en rapport avec l'un des principaux ennemis des *ibāḍites*, le souverain

<sup>1</sup> T. Lewicki, « Les historiens, biographes et traditionnistes *ibāḍites*-*wahbites* de l'Afrique du Nord du VIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle », *FoOr* III, Cracovie, 1961, p. 93.

<sup>2</sup> Abū Zakariyyā', *Kitāb al-sīra wa-ahbār al-a'imma*, éd. A. Ayyūb, Tunis, Al-dār al-tūnisiyya li-l-našr, 1985, p. 367-379.

<sup>3</sup> Abū Zakariyyā', *op. cit.*, p. 379.

<sup>4</sup> T. Lewicki, *op. cit.*, p. 95. R. Le Tourneau, « La chronique d'Abū Zakariyyā'

al-Wargalānī (m. 471 H = 1078 J.-C.) », *RevAfr* CIV, Alger, 1960, p. 99, confond dans le titre même de sa traduction la date de la mort de l'auteur avec celle de la mort de son professeur dont la biographie couvre une partie importante de l'ouvrage.

<sup>5</sup> Elle a été traduite à deux reprises : E. Masqueray, *Chronique d'Abou Zakaria*, Alger, V. Aillaut, 1878, p. 203-205 ; R. Le Tourneau, *op. cit.*, p. 338-339.

*aglabide* Ibrāhīm ibn Aḥmad qui les affronta en 283/896 à Mānū, au sud de Gabès <sup>6</sup>. Les troupes *ibādītes* étaient principalement constituées par des membres de la tribu des Nafūsa qui était à cette époque le principal soutien des imams rustumides de Tāhart. Leur défaite fut terrible face à l'armée d'Ibrāhīm II : si l'on en croit Abū Zakariyyā', douze mille soldats furent tués, parmi lesquels quatre cents savants <sup>7</sup>. Après avoir quitté Mānū, les troupes *aglabides* gagnèrent les oasis du Sud tunisien où elles massacrèrent un grand nombre d'*ibādītes*. Ibrāhīm II reprit ensuite le chemin de Kairouan en emmenant avec lui quatre-vingts savants qu'il fit mettre à mort. Continuant à évoquer celui qu'il nomme « l'ennemi de Dieu » ou plus fréquemment « le scélérat » ou « l'impie » (*al-fāsiq*) <sup>8</sup>, Abū Zakariyyā' raconte alors l'anecdote qui nous intéresse <sup>9</sup> :

« C'est lui qui construisit pour les habitants du Maghreb des forteresses sur la côte, depuis Ceuta jusqu'à Alexandrie. La raison en était que les Alexandrins, depuis le phare que leur avait fabriqué Dū l-Qarnayn / Alexandre en son temps, observaient les voiles des Rūm où qu'elles fussent dans la mer, et faisaient peur à celles qui se trouvaient à proximité. Lorsqu'Ibrāhīm ibn Aḥmad eut bâti ces forteresses sur le littoral, il commanda aux gens d'Alexandrie d'éclairer [le phare] dès qu'ils apercevaient les voiles de l'ennemi dans le miroir d'observation. Leur feu se voyait depuis les forteresses voisines qui s'allumaient à leur tour et il se propageait ainsi de façon continue, parvenant en une seule nuit jusqu'à la ville de Ceuta. Ainsi les musulmans <sup>10</sup> effrayèrent les Rūm. Après [la mise en place de ce système], pendant une longue période, les Rūm ne remportèrent aucune victoire sur le littoral des musulmans et ces derniers retournèrent les attaquer dans leur pays. Tout cela causa du souci au roi des Rūm qui rassembla les habitants de son royaume et s'enquit auprès d'eux d'un stratagème. D'après ce que nous avons appris, un juif se précipita alors vers lui en disant : "Ô roi, si tu me permets de me servir selon mon besoin dans le Trésor public, je t'épargnerai ces tracasseries, si Dieu le veut." Le roi lui répondit : "C'est ton affaire, [prends] ce que tu veux comme richesses." Le juif se dirigea droit vers le Trésor et y préleva des biens importants consistant en bijoux, en perles, en pierres précieuses et en monnaies d'or frappées à l'effigie des Anciens. Il en chargea des chameaux et gagna la région d'Alexandrie. Il commença alors à faire des trous dans toutes les montagnes environnantes et à enterrer [les bijoux] dans les vallées et près de la ville. Ensuite il se para de beaux atours et proclama qu'il avait l'art de faire réapparaître les trésors des Anciens. Sa renommée parvint au sultan à Miṣr qui l'envoya chercher. Le juif commença alors à déterrer pour le sultan ce qu'il avait lui-même enfoui, ce qui émerveilla les gens qui assistaient à ces découvertes. Lorsqu'il fut bien assuré de leur admiration, il dit au sultan : "Il y a ici un trésor considérable, le plus considérable de tous. Il se trouve dans le phare, sous le miroir. Si le sultan me permet d'ôter ce miroir, nous le déplacerons, nous retirerons ce qu'il y a en dessous, nous le

<sup>6</sup> Sur la bataille de Mānū et les attaques portées ensuite par Ibrāhīm II contre les *ibādītes*, cf. Abū Zakariyyā', *op. cit.*, p. 150-156 ; al-Šammāhī, *Kitāb al-siyar*, éd. partielle M. Ḥasan, Kulliyat al-'ulūm al-insāniyya wa-l-iḡtimā'iyya, Tunis, 1995, p. 206-210. Pour les sources sunnites, voir notamment Ibn 'Iqdāri, *Al-Bayān al-muḡrib* I, éd. G. S. Colin et E. Lévi-Provençal, Dār al-ṭaqāfa, Beyrouth, 1967, p. 129-130 ; Ibn Ḥaldūn et al-Nuwayrī dans Ibn Ḥaldūn, *Histoire de l'Afrique sous la dynastie des Aghlabites*, A. N. Des Vergers (éd., trad.), APA - Oriental Press, Amsterdam, 1981, p. 130-132/56-57.

<sup>7</sup> Abū Zakariyyā', *op. cit.*, p. 152-153 ; al-Šammāhī, *op. cit.*, p. 208.

<sup>8</sup> Abū Zakariyyā', *op. cit.*, p. 156. Al-Šammāhī, *op. cit.*, p. 208-209, le désigne par les mêmes termes et donne d'après les auteurs sunnites, p. 210-213, plusieurs exemples de son épouvantable cruauté.

<sup>9</sup> Abū Zakariyyā', *op. cit.*, p. 156-157.

<sup>10</sup> Il utilise le terme *al-muwahḥidūn* qu'il réserve aux musulmans sunnites.

polirons puisqu'il est rouillé, et ensuite nous le remettrons en place." Le sultan, avide d'acquérir ces richesses, lui accorda la permission. Lorsque le miroir fut retiré, il ordonna à certaines personnes de creuser en dessous et à d'autres de polir le miroir. Le juif s'esquiva et ils ne retrouvèrent pas sa trace. Ils s'évertuèrent à replacer le miroir sur son socle d'origine mais cela leur fut impossible. »

Le miroir du phare d'Alexandrie est bien connu des géographes et des historiens arabes qui l'envisagent généralement comme un extraordinaire télescope, capable d'observer à une grande distance les bateaux naviguant en Méditerranée et tout spécialement ceux des Rūm<sup>11</sup>. Selon Ibn al-Faḡīh, c'était l'une des quatre merveilles du monde : il était accroché dans le phare et celui qui s'asseyait en dessous voyait les gens de Constantinople et toute la mer qui séparait cette ville d'Alexandrie<sup>12</sup>. Sans aller si loin, d'autres auteurs observent que grâce au vaste champ de vision qu'il offrait, le miroir garantissait la sécurité de la ville : capables de différencier les navires de commerce des navires ennemis<sup>13</sup>, les Alexandrins avaient tout le temps d'organiser leur défense, soit en empêchant les ennemis d'approcher, soit en allant à leur rencontre, soit en se tenant prêts à leur arrivée<sup>14</sup>. Certains prêtent au miroir sur lequel se reflètent les rayons du soleil le pouvoir de mettre le feu aux vaisseaux ennemis<sup>15</sup>. Abū Ḥāmid al-Ġarnāṭī explique qu'on laissait les bateaux ennemis s'approcher d'Alexandrie. Lorsque le soleil déclinait vers le couchant, on dirigeait le miroir vers ces embarcations et les rayons du soleil, tombant sur le miroir, incendiaient les navires, causant la perte de tout leur équipage. Certains s'acquittaient d'une taxe pour éviter d'être détruits de la sorte<sup>16</sup>. Al-Ḥimyarī ajoute que, lorsque les bateaux ennemis approchaient de la ville, on confectionnait un mélange de graisses bien connu des Alexandrins dont on badigeonnait le miroir de sorte qu'il réfléchissait les rayons du soleil vers les bateaux et leur mettait le feu<sup>17</sup>. D'autres auteurs, enfin, sont d'avis que les propriétés attribuées au miroir sont légendaires : Ibn Ḥawqal trouve inconcevable qu'un miroir a pu permettre d'observer tous les bateaux naviguant sur la Méditerranée<sup>18</sup>. Yāqūt, qui s'est rendu au phare et n'a trouvé aucune trace du miroir, conclut qu'il était impossible de regarder dans le miroir à l'endroit où il se situait prétendument<sup>19</sup>.

<sup>11</sup> Sur la fonction de télescope, cf. *L'Abrégé des merveilles / Kitāb al-ʿaḡāʾib*, B. Carra de Vaux, (trad.) Paris, Sindbad, 1984, p. 206 ; al-Masʿūdī, *Murūḡ al-ḏahab / Les prairies d'or* II, C. Barbier de Meynard et A. Pavet de Courteille (éd., trad.), Imprimerie nationale, Paris, 1861-1876, p. 439 ; al-Muqaddasī, *Kitāb ḥaṣan al-taqāsim*, éd. M.J. De Goeje, Leyde, Brill, 1967, p. 211 ; Benjamin de Tudèle, trad. dans H. Harboun, *Les voyageurs juifs du Moyen Âge (XI<sup>e</sup> siècle)*, Éditions Massoreth, Aix-en-Provence, 1986, p. 135 ; Abū l-Fidāʾ, *Taqwīm al-buldān*, J.-T. Reinaud et W. Mac Guckin de Slane (éd.), Imprimerie royale, Paris, 1840, p. 155.

<sup>12</sup> Ibn al-Faḡīh, *Kitāb al-buldān*, M.J. De Goeje (éd.), Leyde, Brill, 1967, p. 72 ; Ibn Ḥurradaḏbih, *Kitāb al-masālik wa-l-mamālik*, M.J. De Goeje (éd.), Leyde, Brill, 1967, p. 115. Ishāq ibn al-Ḥasan al-Zayyāt, *Dīkr al-aqālim / Tratado de geografía universal*, F. Castelló (éd., trad.), université de Barcelone - CSIC, Barcelone, 1989, p. 195, confirme que l'on découvrirait à travers ce miroir Constantinople et les pays des Rūm.

<sup>13</sup> Al-Dimašqī, *Nuḥbat al-dahr*, éd. A.F. Mehren, Saint-Petersbourg, 1865-1866 ; réimpr. *Islamic Geography* 203, Francfort, 1994, p. 37.

<sup>14</sup> Ibn al-Qāṣṣ (m. 335/946), J.-Ch. Ducène (éd., trad.) dans *Le Kitāb dalāʾil al-qibla d'Ibn al-Qāṣṣ* I, thèse non publiée de l'université libre de Bruxelles, 2001, p. 174 et II p. 143 ; al-Masʿūdī, *Le livre de l'avertissement et de la révision*, B. Carra de Vaux (trad.), Imprimerie nationale, Paris,

1896, p. 72 ; al-Harawī, *Guide des lieux de pèlerinage / Kitāb al-ziyārāt*, J. Sourdel-Thomine (trad.), Ifeod, 1957, p. 113 ; al-Qazwīnī, *Āṭār al-bilād*, F. Wüstenfeld (éd.), Göttingen, 1848 ; réimpr. *Islamic Geography* 198, Francfort, 1994, p. 98 ; al-Maqrīzī, *Ḥiṭaṭ* III, G. Wiet (éd.), Ifao, Le Caire, 1911-1927, p. 114-116 et p. 119 ; al-Ḥimyarī, *Kitāb al-rawḍ al-miʿtār*, I. ʿAbbās (éd.), Librairie du Liban, Beyrouth, 1975, p. 54.

<sup>15</sup> Sur le miroir incendiaire, Nāṣir-i Ḥusraw : *Nāṣer-e Khosraw's Book of Travels (Safarnāma)*, W.M. Thackston (trad.), The Persian Heritage Foundation, New York, 1986, p. 42 ; al-Harawī, *op. cit.*, p. 113 ; Jean-Léon l'Africain, *Description de l'Afrique* II, A. Épaulard (trad.), Adrien Maisonneuve, Paris, 1956, p. 497. *L'Abrégé des merveilles*, *op. cit.*, p. 205-206, fait allusion à une coupole de cuivre, située jadis dans le centre d'Alexandrie, qui contenait un miroir dont on projetait les rayons pour incendier les vaisseaux ennemis.

<sup>16</sup> Abū Ḥāmid al-Ġarnāṭī, *Tuḥfat al-albāb*, *JournAs* CCVIII, Paris, 1925, p. 70-71.

<sup>17</sup> Al-Ḥimyarī, *op. cit.*, p. 54.

<sup>18</sup> Ibn Ḥawqal, *Kitāb ṣūrat al-arḍ*, éd. M.J. De Goeje et J.H. Kramers, Leyde, Brill, 1967, p. 151.

<sup>19</sup> Yāqūt, *Muḡam al-buldān* I, F. ʿAbd al-ʿAzīz al-Ġundī (éd.), Dār al-kutub al-ʿilmiyya, Beyrouth, s.d., p. 223.

Abū Zakariyyā' se garde bien d'attribuer des pouvoirs magiques au miroir : il s'agit manifestement à ses yeux d'un simple mais excellent télescope destiné à observer les navires chrétiens. Il insiste surtout sur le rôle primordial du phare dans la chaîne de forteresses qui se succèdent jusqu'à Ceuta : ce sont ces innombrables feux, ne laissant aux Rūm aucun doute sur la vigilance des musulmans, qui garantissent la sécurité des côtes nord-africaines. Il se trompe évidemment en prêtant l'élaboration du système des signaux lumineux à Ibrāhīm II et surtout en affirmant que ce souverain a pu l'imposer aux Alexandrins. Bien après lui, toutefois, Ibn Ḥaldūn note également que le souverain aglabide a bâti tant de forteresses sur le littoral que leurs feux pouvaient s'étendre en une seule nuit de Ceuta à Alexandrie <sup>20</sup>.

De nombreux auteurs décrivent, comme Abū Zakariyyā', les circonstances de la disparition du miroir <sup>21</sup>. Al-Mas'ūdī en donne le récit le plus détaillé qui se résume ainsi : sous le règne d'al-Walīd ibn 'Abd al-Malik, le roi des Rūm envoya quelqu'un de sa suite en terres musulmanes, chargé de détruire le phare. Ce personnage fit croire à al-Walīd qu'il était menacé par le roi chrétien, se convertit à l'islam et devint proche du calife. Puis il affirma pouvoir découvrir des trésors enfouis à Damas et dans le reste de la Syrie grâce aux descriptions contenues dans des livres qu'il possédait. Le calife fut alléché par ces richesses et son nouvel ami le convainquit sans peine qu'il y avait à Alexandrie un gigantesque trésor, dissimulé par Alexandre dans les souterrains sous le phare. Al-Walīd l'envoya en Égypte avec une armée et des gens de sa suite : le phare fut démoli sur la moitié de sa hauteur et le miroir fut détruit. Les habitants d'Alexandrie comprirent qu'il s'agissait d'une ruse mais l'envoyé des Rūm eut le temps de fuir grâce à un bateau qui l'attendait. Al-Mas'ūdī conclut que le phare demeura dans cet état jusqu'à son époque en 332/943-944 <sup>22</sup>. Cette version de la destruction du miroir a été répétée ensuite par de nombreux auteurs <sup>23</sup>. Abū Zakariyyā' en a peut-être eu connaissance puisqu'elle se rapproche sur de nombreux points de son propre récit. À aucun moment, toutefois, il ne fait allusion à al-Mas'ūdī, contrairement à al-Šammāhī qui cite l'auteur des *Prairies d'or* à propos du 'Umān <sup>24</sup>. Abū Zakariyyā' a peut-être également consulté d'autres auteurs arabes qui l'ont précédé mais ces derniers donnent de la ruine du miroir une relation plus concise que celle d'al-Mas'ūdī <sup>25</sup>.

<sup>20</sup> Ibn Ḥaldūn, *op. cit.*, p. 126-127/55-56.

<sup>21</sup> Ibn al-Qāṣṣ, *op. cit.*, I, p. 174 et II p. 143, explique que l'envoyé des Rūm fut emprisonné pendant qu'on démolissait un tiers du phare et qu'on enlevait le miroir, qui ne put jamais être remis en place. *L'abrégé des merveilles*, *op. cit.*, p. 206, dit simplement qu'un roi envoya des hommes qui s'emparèrent par ruse du miroir et le ruinèrent. Al-Muqaddasī, *op. cit.*, p. 211, raconte qu'un envoyé des Rūm fit en sorte par la ruse et la séduction de devenir l'intendant du phare ; par la suite il emporta le miroir avec lui et on dit même qu'il le brisa et qu'il le jeta dans la mer. Iṣḥāq ibn al-Ḥasan al-Zayyāt, *op. cit.*, p. 195, affirme que quelqu'un parvint par un stratagème à décrocher le miroir et que personne ne put le remettre en place. Nāṣir-i Ḥusraw, *op. cit.*, p. 42, affirme que c'est un envoyé des Byzantins qui cassa le miroir. Pour Benjamin de Tudèle, *op. cit.*, p. 135-136, c'est un capitaine de navire grec nommé Todoros qui réussit à devenir l'ami du gardien du phare puis l'enivra et en profita pour monter au sommet de la tour briser les miroirs.

<sup>22</sup> Al-Mas'ūdī, *Murūğ al-dāhab...*, II, p. 434-436. Sur la détérioration progressive du phare après la conquête arabe, cf. J. Sadan et J. Fraenkel, s.v. « Manār », « manāra », *EP*, Leyde.

<sup>23</sup> Al-Bakrī, *Kitāb al-masālik wa-l-mamālik*, A.P. Van Leeuwen et A. Ferré (éd.), Bayt al-ḥikma, Tunis, 1992, p. 635 ; *Kitāb al-istibṣār*, Sa'd Zaglūl 'Abd al-Ḥamīd (éd.), Imprimerie de l'université, Alexandrie, 1958, p. 95-96 ; al-Qazwīnī, *op. cit.*, p. 98 ; al-Maqrīzī, *op. cit.*, III, p. 114-116 ; al-Ḥimyarī, *op. cit.*, p. 54-55. Al-Dimašqī, *op. cit.*, p. 37, varie quelque peu en affirmant que l'envoyé des Rūm détruisit non pas la moitié mais le tiers du phare et jeta le miroir à la mer. Abū l-Fidā', *op. cit.*, p. 155, place également la destruction du miroir sous le califat d'al-Walīd ibn 'Abd al-Malik. Abū Ḥāmid al-Ġarnāṭī, *op. cit.*, p. 71, la situe beaucoup plus tôt, dès la conquête d'Alexandrie par 'Amr ibn al-'Āṣ en 642.

<sup>24</sup> Al-Šammāhī, *op. cit.*, p. 210.

<sup>25</sup> Ibn al-Qāṣṣ, *op. cit.*, I, p. 174 et II p. 143 ; *L'abrégé des merveilles*, *op. cit.*, p. 206 ; al-Muqaddasī, *op. cit.*, p. 211 ; Iṣḥāq ibn al-Ḥasan al-Zayyāt, *op. cit.*, p. 195 ; al-Bakrī, *op. cit.*, p. 635.

Le récit détaillé d'Abū Zakariyyā' apporte plusieurs détails originaux absents de la version d'al-Mas'ūdī. Tout d'abord, il situe la destruction du miroir beaucoup plus tard que son prédécesseur, qui la date précisément du règne d'al-Walīd (705-715). Pour Abū Zakariyyā', le miroir servait à guetter les navires ennemis pendant le règne d'Ibrāhīm II (875-902) et « pendant une longue période » ensuite durant laquelle, grâce au système de signaux lumineux, les côtes de l'Afrique du Nord furent préservées des attaques des Rūm. Ce n'est plus chez le calife de Damas que se rend l'envoyé des Rūm mais bien chez le sultan au Caire, soit certainement chez le calife fāṭimide, descendant de la dynastie qui a aux yeux d'Abū Zakariyyā' opprimé les *ibāḍites* d'Ifriqiya pendant plus de soixante ans.

Abū Zakariyyā' est à notre connaissance le premier à laisser entendre que le miroir était en métal, puisqu'il était rouillé. Les historiens qui le précèdent n'en parlent pas : *L'Abrégé des merveilles* affirme qu'il était en verre et cylindrique tandis qu'al-Mas'ūdī considère qu'il était « fait d'une sorte de pierres en lames transparentes <sup>26</sup> ». Quelques décennies après la rédaction du *Kitāb al-sīra*, Abū Ḥāmid al-Ġarnāṭī affirme que le miroir, large de sept coudées, était en fer de Chine <sup>27</sup>. Il évoque lui aussi la rouille du miroir, mais dans une version très différente de celle d'Abū Zakariyyā'. Selon lui, à l'époque de la conquête d'Alexandrie par 'Amr ibn al-ʿĀṣ, les chrétiens y envoyèrent un groupe de prêtres qui se firent passer pour musulmans et prétendirent que les trésors d'Alexandre étaient cachés à l'intérieur du phare. Ignorant les propriétés du miroir, les Arabes les laissèrent faire, croyant qu'après leurs fouilles ces hommes remettraient tout en état. Après avoir démoli les deux tiers du phare, les prêtres s'enfuirent et les Arabes comprirent qu'il s'agissait d'une perfidie. Ils rebâtirent le phare comme ils le pouvaient et replacèrent le miroir à sa place, mais il avait rouillé, ne reflétait plus les choses comme avant et ne pouvait plus incendier les navires <sup>28</sup>. Si chez Abū Zakariyyā', la rouille du miroir constitue une raison supplémentaire pour qu'on le démonte, elle est pour Abū Ḥāmid al-Ġarnāṭī le sinistre résultat du stratagème des chrétiens.

Les conséquences de la ruine du miroir diffèrent également chez Abū Zakariyyā' : pour lui, le phare n'a pas été démoli et seul le miroir est devenu inutilisable, parce que personne n'a pu le replacer sur son support d'origine. Il laisse supposer que les Alexandrins, privés du télescope, n'ont plus pu anticiper de la même façon les attaques des Rūm et que le système des signaux lumineux a dès lors perdu une grande partie de son efficacité. Dans la version popularisée par al-Mas'ūdī, par contre, la perte du miroir semble de peu d'importance par rapport à la démolition de la moitié du phare. Certains auteurs qui la reprennent ajoutent toutefois un mot sur la perte du miroir proprement dit. Ainsi, le *Kitāb al-istibṣār* note que les ennemis ne sont apparus par la mer et n'ont frappé Alexandrie qu'après la disparition du miroir ; de même, al-Ḥimyarī indique que tant que le miroir resta au sommet du phare, aucun ennemi ne vint par la mer <sup>29</sup>.

<sup>26</sup> *L'abrégé des merveilles*, op. cit., p. 206 ; al-Mas'ūdī, *Le livre de l'avertissement et de la révision...*, p. 72. Pour Benjamin de Tudèle, op. cit., p. 135, il s'agissait de plusieurs miroirs en verre. Pour al-Maqrīzī, op. cit., III, p. 119, le miroir était fait d'une sorte de pierre transparente.

<sup>27</sup> Abū Ḥāmid al-Ġarnāṭī, op. cit., p. 70. L'indication du fer chinois est reprise par Abū l-Fidā', op. cit., p. 155. Ce fer était particulièrement

estimé : voir al-Dimašqī, op. cit., p. 54 et J. Ruska, s.v. ḥadīd, *EI*, Leyde. Selon Jean-Léon l'Africain, op. cit., II, p. 497, il s'agissait dans l'Antiquité d'un grand miroir d'acier. Pour al-Ḥimyarī, op. cit., p. 54, le miroir était composé d'un mélange de substances extraordinaires et insolites.

<sup>28</sup> Abū Ḥāmid al-Ġarnāṭī, op. cit., p. 71.

<sup>29</sup> *Kitāb al-istibṣār*, op. cit., p. 95 ; al-Ḥimyarī, op. cit., p. 54.

La principale caractéristique du récit d'Abū Zakariyyā' est bien évidemment d'attribuer le rôle d'envoyé des Rūm à un juif et non pas à un chrétien se faisant passer pour un musulman<sup>30</sup>. On sait que les *ibādites* maghrébins ont généralement vécu en bonne harmonie avec les communautés juives qui les côtoyaient et de nombreux aspects rapprochent ces deux groupes contraints à vivre sous la domination sunnite ou chiite<sup>31</sup>. Les juifs apparaissent rarement dans l'ouvrage d'Abū Zakariyyā' et leurs rapports quotidiens avec les *ibādites* ne sont jamais évoqués. À deux reprises pourtant, ils tirent d'embarras les *ibādites* grâce à d'habiles stratagèmes. Après la prise de Tāhart par les chiites, 'Ubayd Allāh al-Mahdī ordonna à ses troupes de se porter contre les *ibādites* de Ouargla. Ces derniers se réfugièrent sur la colline imprenable de Karima<sup>32</sup> et les chiites les assiégèrent sans répit, pensant avec raison qu'ils ne tarderaient pas à mourir de soif. La peur gagnait les *ibādites* assiégés lorsqu'un juif qui se trouvait parmi eux eut une idée : il musela les chameaux pour ne pas qu'ils boivent et les exposa sur le rempart de Karima devant de grandes gamelles remplies d'huile. Tantôt les chameaux se penchaient pour voir ce que contenaient les gamelles, tantôt ils relevaient la tête, les naseaux dégoulinant d'huile, de sorte que les soldats campant au bas de la colline crurent qu'ils buvaient. Ensuite des vêtements furent trempés dans l'huile et exposés à la vue des soldats comme s'ils séchaient après avoir été lavés. Convaincue que les assiégés de Karima avaient de l'eau en suffisance, l'armée de 'Ubayd Allāh abandonna la partie<sup>33</sup>. Quelques décennies plus tard, lorsque le calife *fātimide* al-Mu'izz se prépara à définitivement quitter l'Ifrīqiya pour l'Égypte, il décida d'emmener avec lui le savant *ibādite* Abū Nūḥ<sup>34</sup>, craignant que cet ancien rebelle ne se révolte après son départ. Abū Nūḥ ne voulait absolument pas suivre le calife. Sur les conseils d'un juif, il fit tremper toute une nuit du son d'orge puis se lava avec ce liquide. Son visage devint alors tout jaune. Al-Mu'izz crut qu'il était malade et gagna l'Égypte sans lui<sup>35</sup>. Grâce à la ruse du juif, Abū Nūḥ put demeurer en Ifrīqiya et retourna parmi les *ibādites*, se déplaçant de communauté en communauté pour dispenser son savoir. Les deux juifs astucieux présentés dans ces récits sont évidemment à rapprocher de celui qui débarasse les Rūm du miroir : de la même façon, il surgit au moment propice là où on ne l'attendait pas et résout une situation inextricable.

L'anecdote racontée par Abū Zakariyyā' suscite deux interrogations principales. Tout d'abord, il est très étonnant que l'historien la mentionne, alors qu'elle est complètement étrangère au reste de l'ouvrage. Il lui accorde en plus une place importante puisqu'elle forme de loin dans le *Kitāb al-sira*

<sup>30</sup> À notre connaissance, le seul autre auteur qui mentionne un juif est Jean-Léon l'Africain, *op. cit.*, II, p. 497 : considérant que le miroir se trouvait au sommet non pas du phare mais d'une très haute colonne antique, il rapporte qu'il « fut abîmé à l'époque où les Mahométans entrèrent en Afrique et la légende rapporte qu'il fut détérioré par un Juif qui le frotta d'ail ».

<sup>31</sup> Voir à ce sujet P. Shinar, « Réflexions sur la symbiose judéo-ibādite en Afrique du Nord », dans M. Abitbol (éd.), *Communautés juives des marges sahariennes du Maghreb*, Yad Izhak Ben-Zvi, Jérusalem, 1982, p. 81-114 ; E. Savage, « Ibādī-Jewish Parallels in Early Medieval North Africa », *Al-Masāq* 5, Leeds, 1992, p. 5-15.

<sup>32</sup> Située au sud de Ouargla, elle figure toujours sur nos cartes sous le nom de *Gara Krima*.

<sup>33</sup> Abū Zakariyyā', *op. cit.*, p. 164-165.

<sup>34</sup> Abū Nūḥ Sa'īd ibn Zangīl a été en 358/968-969 l'un des principaux organisateurs de la révolte de Bāgāya, menée par les *ibādites* contre le pouvoir *fātimide*. Après sa défaite, il fut emprisonné par al-Mu'izz. Le calife, séduit par sa science et son art de la controverse, lui accorda son pardon et le garda auprès de lui à la cour. Dans le contexte de la révolte de Bāgāya, il faut noter qu'Abū Zakariyyā', *op. cit.*, p. 198 et p. 207-208, met en scène un juif qui cette fois favorise l'intérêt du calife au détriment de celui des *ibādites*.

<sup>35</sup> Abū Zakariyyā', *op. cit.*, p. 214-215. Cette même ruse est décrite par al-Šammāhī, *op. cit.*, p. 320, mais ce dernier ne mentionne pas le juif et laisse croire qu'Abū Nūḥ a lui-même inventé ce stratagème.

la digression la plus longue. Nous pensons que c'est dans le seul but de se moquer d'Ibrāhīm II car, bien que la perte du miroir intervienne apparemment longtemps après la mort du souverain, il n'y a pas d'autre raison plausible pour que l'historien raconte cette histoire, où seul le personnage juif rusé semble familier aux *ibāḍites* de son temps. C'est d'ailleurs à notre connaissance l'unique historien qui situe la perte du miroir aussi tard et qui établisse un rapprochement avec l'émir *aḡlabide*. La seconde interrogation concerne les sources sur lesquelles Abū Zakariyyā' s'est basé pour bâtir ce récit. Il est possible qu'il ait eu connaissance du texte d'al-Mas'ūdī : il en aurait alors repris plusieurs éléments et détails significatifs, puis aurait construit sa propre version de sorte qu'elle s'intègre dans l'ouvrage. Il aurait ainsi associé Ibrāhīm II aux Alexandrins en affirmant qu'il pouvait les commander, remplacé l'envoyé chrétien par un juif et supprimé la démolition de la moitié du phare qui ne l'intéressait pas. Il est possible également qu'Abū Zakariyyā' se soit inspiré des vieilles légendes relatives au phare qui circulaient certainement à Ouargla, incontournable étape du commerce transsaharien où les caravanes répandaient les contes venus d'ailleurs. Ainsi, la rouille du miroir, passée sous silence par al-Mas'ūdī, est évoquée plus tard par Abū Ḥāmid al-Ġarnāṭī, alors qu'il n'a certainement pas pu prendre connaissance du *Kitāb al-sīra*, jalousement conservé par les *ibāḍites*.

Qu'il ait lu ou non la version d'al-Mas'ūdī, nous pensons qu'Abū Zakariyyā' s'est principalement fondé sur une ou plusieurs de ces légendes orales, qui insistaient sans aucun doute sur les pouvoirs magiques du miroir d'Alexandrie. Contrairement à plusieurs auteurs qui envisagent cet objet comme une véritable machine de guerre, Abū Zakariyyā' se distingue par sa conception raisonnable des propriétés du miroir, présenté chez lui comme un simple télescope. Mais c'est surtout dans sa façon d'aborder l'anecdote qu'il prend le contre-pied des autres auteurs arabes : si ces derniers déplorent la ruse des Rūm et estiment en être encore les victimes, l'*ibāḍite* Abū Zakariyyā' se réjouit sous cape du sale tour joué aux musulmans sunnites.